

# Éloge de l'hérésie

Une hérésie est en grec un choix (*hairesis*). Une prise de partie. Au début, le mot n'a pas de sens péjoratif, il est neutre. Mais on voit dans le glissement de « prise de partie » à « parti-pris » que le sens en français même peut devenir péjoratif. Pourquoi cela ? Sans doute cela est dû à la pression du groupe, de la masse, sur l'individu. M'agrégeant aux autres, et y trouvant confort et sécurité, je stigmatise celui qui n'est pas de mon avis, qui est l'avis commun. On n'a jamais raison contre tout le monde.

Je pense que l'inverse peut être vrai. On peut avoir raison contre tout le monde. Il y a des cas où l'union ne fait pas la force, mais la faiblesse. Et on ne tombe pas toujours en solitude : parfois on y monte.

Cette tyrannie de l'opinion commune alimente en chacun l'instinct grégaire, qui est ce qu'il y a de plus animal en l'homme. Tous aiment barrir à l'unisson, comme il se voit dans *Rhinocéros* d'Ionesco. Sous de Gaulle, je ne sais quel homme politique avait dit à son adversaire : « Vous avez tort, parce que vous êtes minoritaire ». Rien de plus barbare, de plus fascisant que cela. Schopenhauer dit quelque part que le niveau intellectuel d'un homme s'abaisse à proportion qu'il s'insère (pour s'y anéantir) dans une foule. Le fascisme est précisément cela, l'anéantissement de l'individu au profit d'une foule. L'axiome *Vox populi vox Dei* me semble ce qu'il y a de plus fascinant, par le totalitarisme qu'il implique. Si on interroge la foule, elle préférera toujours Barrabas à Jésus (ce que fait Pilate, c'est le premier sondage d'opinion !).

Le but de ce livre, *Petit lexique des hérésies chrétiennes*, est de défendre la liberté individuelle de l'esprit contre la pression du groupe, et l'unanimité, le monolithisme (la pensée unique) qui le caractérisent. En passant en revue les hérétiques, je me suis aperçu qu'à quelques minimes exceptions près (qui concernent des positions soit tout à fait farfelues et donc innocentes, soit repoussantes d'un point de vue moral, sadiennes, etc.) toutes leurs positions pouvaient se défendre, aussi bien, et parfois même plus que l'opinion admise par tous.

Saint Paul dit bien qu'il convient qu'il y ait des hérésies, mais selon lui c'est pour qu'elles fassent voir, en regard et en comparaison d'elles, la pensée de ceux qui sont justifiés, donc de ceux qui professent la vraie doctrine : « Et d'abord, j'apprends que, lorsque vous vous réunissez en assemblée, il y a parmi vous des divisions (*schismata*, d'où *schisme*), et je le crois en partie. Il convient bien (gr. *deî* > lat. *oportet*, il est *opportun*) qu'il y ait aussi parmi vous des choix différents (*hairesis*, d'où *hérésie*), afin que ceux qui sont dignes d'approbation soient manifestés parmi vous » (1 Co 11/18-19). Pour moi, au contraire, l'opportunité des hérésies n'est pas comme celle par exemple de l'ombre qui peut faire ressortir les lumières du tableau. Elle est dans l'occasion qu'elles donnent à l'esprit de s'éveiller ou de se réveiller, en pensant librement. Penser, comme dit Alain, c'est dire non. Celui qui dit oui baisse la tête, comme celui qui s'endort.

Le doute me semble être le sel de l'esprit. Comme dit mon cher Montaigne : « Il n'y a que les fols certains et résolus » (mot que j'ai mis en épigraphe à mes *Deux visages de Dieu*). Au moins gagnera-t-on ici la tolérance. Montaigne dit encore : « C'est mettre ses conjectures à bien haut prix, que d'en faire griller un homme tout vif ». Pensait-il en écrivant cela à l'exécution de Michel Servet, brûlé vif à Genève, sur l'ordre de Calvin, pour négation de la Trinité ? Je ne sais. Mais ce totalitarisme fanatique est de toutes les époques. Que répondre, dit Voltaire, à quelqu'un qui s'imagine gagner le ciel en vous égorgeant ?

L'ouverture d'esprit de Paul dans le passage sus cité n'est en effet qu'apparente. Car hélas ! l'Église catholique n'a pas toujours été fidèle à ce qui dit ici l'Apôtre. Ainsi, on a pu s'autoriser, pour brûler les hérétiques, de la parole *unanimiste* de Jésus lui-même en Jn 15/6 : « Moi, je suis le cep ; vous, les sarments... Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche ; puis l'on ramasse les sarments, on les jette au feu *et ils brûlent* » (15/6). Tous les bûchers inquisitoriaux ont pu venir de là, de ce *et ardent* de la Vulgate.

Pareillement Augustin, s'attaquant aux Donatistes était allé chercher dans l'Écriture un passage qu'il décontextualisait complètement : « Et le maître dit au serviteur : 'Va par les chemins et le long des haies, contrains les gens d'entrer afin que ma maison soit remplie' » (Lc 14/23). Dans le contexte de la parabole évangélique, il ne s'agit que de réunir de nouveaux invités pour un repas de noces, les invités officiels s'étant désistés. Mais ce contrains-les d'entrer (*compelle intrare*) a servi à questionner au sens de torturer, pour obtenir leur rétractation, ces deux absolues catégories d'ennemis pour l'Église institutionnelle : anathèmes, hérétiques.

Bien sûr, cette méthode de découpage citationnel est intellectuellement très discutable. Hors contexte, on peut faire dire n'importe quoi à n'importe quoi. Un célèbre procureur disait naguère : « Donnez-moi deux lignes de quelqu'un, et je le ferai pendre ». Mais on n'est pas si regardant avec les procédés, quand on veut la perte de quelqu'un.

Aller à la rencontre des hérésies, c'est non pas essayer de repêcher ceux qui sont fâcheusement « tombés en route », mais revenir à cette magie des commencements, à cet état originel d'effervescence intellectuelle qui a précédé l'instauration de la pensée unique. Il faut se situer en effet ici à l'inverse de ce qu'on pense. On croit ordinairement qu'en matière religieuse il y a au départ une unité ou un consensus, et qu'ensuite seulement, progressivement, s'écartent de cette unité ceux qu'on appelle les marginaux, les déviants, les hérétiques. C'est l'inverse qui est vrai. La diversité est première, et l'unité seconde. Au commencement est la complexité, le disparate, la dissonance. Il n'y a ni unanimité, ni symphonie ou accord des voix. Comme disent par métaphore les chercheurs récents travaillant sur les débuts du christianisme, on est, au départ, plus proche de Stravinsky que de Haydn. Ou encore, ce tableau des origines ressemble à un tableau impressionniste : de loin l'ensemble est harmonieux et fondu, et de près on

voit les touches de couleur, bien distinctes. Les hérésies rendent bien compte de ce foisonnement, qui est originel, principal.

C'est ensuite seulement que s'installe, commandée par l'Institution, une *doxa*, une opinion obligée. Elle se donne comme vérité à répéter mécaniquement de haut en bas. C'est ce que dit le mot *catéchisme*. Répéter comme un *écho* une vérité descendant du haut vers le bas (*kata*). Parallèlement on essaie de rendre lisses et consensuels des textes au départ complexes et allant dans de multiples directions. Ainsi le texte reçu dit *alexandrin* du Nouveau Testament, représenté par les grands manuscrits du 4<sup>e</sup> siècle (*Vaticanus, Sinaiticus*), gomme ou escamote les hésitations, les doutes, ou à tout le moins la multiplicité potentielle des scénarios, lisibles dans beaucoup de variantes bien plus anciennes. C'est un travail fort dommageable de raboutage et d'aplatissement.

On s'aperçoit même que certains blasphèmes modernes ne sont qu'un retour à une version antérieure du texte, avant que le texte reçu ait fait son travail de censure et d'euphémisation. Par exemple le Dieu qui rit de son fils dans *Le reniement de saint Pierre* de Baudelaire (*Kyrie*, qui riait...) renvoie à la vieille latine, où le « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » du texte retenu canonique (repris lui-même de Ps 22/1), est remplacé par « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu couvert d'injures (ou d'insultes) ? » (*ti me egkatelipes > ti me ôneidisas*)<sup>1</sup>.

Enfin, après ce travail de « purification textuelle » (on expurge ce qui choque ou dérange), sont promulgués les dogmes. À l'instigation des conciles, sous l'égide du Saint-Esprit, est indiqué ce qu'on doit croire et penser. L'unanimité alors est requise. Mais ici, derrière l'idéologie, il y a aussi, bien sûr, des enjeux de pouvoir : on veut modeler les esprits pour mieux diriger les hommes.

Le Dogme est un blocage des possibilités quasi infinies du Langage. Ma formation de littéraire me pousse à toujours scruter les paroles et les textes – au point que je considère au fond qu'il n'y a qu'une seule attitude qui ne soit pas littéraire : l'indifférence aux faits de langage. J'aime bien ainsi faire miroiter constamment les textes. Par exemple je suis fasciné par l'antanaclase, qui est un écho, un miroitement, un reflet visuel ou une répercussion sonore : un même mot répété peut avoir deux ou plusieurs sens différents. Ou par les syllepses, qui consistent à donner deux ou plusieurs sens à un même mot. Comme dans ces sortes d'hologrammes, ou suivant l'inclinaison qu'on lui donne une même image peut présenter deux versions. Ou dans ces tableaux à plusieurs interprétations, une image nouvelle étant cachée dans l'image ancienne (Dali, etc.). On a donc pu lire initialement les textes dans plusieurs sens, ou plusieurs dimensions, et on peut encore le faire si on s'y exerce, si on leur applique ce que Montaigne appelle la méthode de l'*accommodation* (« Je pourrai changer tout à l'heure, non de fortune seulement, mais aussi d'intention. Il me faut *accommoder* mon histoire à l'heure... » – Essais, III, 13). Mais c'est précisément ce que refuse la lec-

---

<sup>1</sup> Note de 2010 – On m'a dit depuis que le *ôneidisas* pouvait avoir un sens factitif : « Pourquoi m'as-tu fait injurier ? »

ture dogmatique, qui nous donne le mode d'emploi obligé du texte. Incapable de faire miroiter les textes, elle impose comme canonique sa version figée. C'est elle alors, et non *les* hérésies (au pluriel), qu'on peut accuser de *parti-pris*.

On exclut les autres lectures, et on les diabolise. « Malheur aux vaincus ! » (*Vae victis !*) dit le Dogme aux hérésies, ses sœurs d'hier.

Je vais donner quelques exemples de ces lectures plurielles possibles, avant le blocage dogmatique. Il faut toujours avoir à l'esprit la phrase de Montaigne, qui aurait pu elle aussi servir d'épigraphe à ce livre-ci, dont elle résume l'esprit et le contenu : « La plupart des causes de trouble du monde sont grammairiennes. »

\*\*\*

Les enjeux de la ponctuation, par exemple, sont énormes, et on ne le sait peut-être pas assez.

Si je dis : « Une voix crie dans le désert aplanissez le chemin du Seigneur », comment vais-je ponctuer ? Après « crie », ou après « désert » ? La version juive d'Is 40/3 choisit : « Une voix proclame : 'Dans le désert dégagez un chemin pour le SEIGNEUR, nivelez dans la steppe une chaussée pour notre Dieu.' » C'est la traduction de la TOB. Et elle correspond au découpage rythmique du texte hébreu, ainsi qu'à l'environnement géographique habituel de ce peuple, bien familier du désert, lieu donc habituel des théophanies. Mais si on prend celle de Segond, on a : « Une voix crie dans le désert : 'Ouvrez le chemin de l'Éternel, nivelez dans la steppe une route pour notre Dieu'. » Manifestement Segond plaque sur le texte hébreu (cité dans la version de la Septante) la version de Mc 1/3-4 : « Une voix crie dans le désert : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Jean le Baptiste parut dans le désert, proclamant un baptême de conversion en vue du pardon des péchés ». La voix qui crie « dans le désert » du v.3 n'est appelée et ne s'éclaire que par la parution de Jean « dans le désert » du v.4. La ponctuation choisie par le texte chrétien, et devenue canonique, ne s'imposait pas pourtant. Certains hérétiques, les Mandéens, n'ont pas reconnu Jean comme le précurseur (*prodromos*) du Christ-Messie. On les appelle « Chrétiens de saint Jean ». Pour eux, le Messie est Jean, et non Jésus. Ils n'ont aucun intérêt alors de situer Jean « dans le désert », et annonçant simplement la venue du Messie (Jean serait pour Jésus une sorte de marchepied : « Il faut qu'il croisse et que je diminue »). La ponctuation est donc un nez de Cléopâtre. Le fossé entre juifs et chrétiens, l'hérésie même intra-chrétienne, ne tient ici qu'à un choix de ponctuation.

Autre exemple. Ro 9/5. « ...et les pères, eux enfin de qui, selon la chair, est issu le Christ qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement. Amen ». Dans cette version (celle de la TOB) Jésus est Dieu, et « au-dessus de tout ». Mais on peut ponctuer autrement : « et les pères, eux enfin de qui, selon la chair, est issu le Christ. Que celui qui est au-dessus de tout, Dieu, [soit] béni éternellement. Amen ». Dans ma version du N.T., il y a un point en haut (ponctuation forte,

équivalent à notre point virgule ou à nos deux points) entre *Christos kata sarka*, et *ho ôn epi pantos Theos*. Version plus prudente donc quant à la divinité du Christ. Il est vrai que dans les manuscrits anciens les textes ne sont pas ponctués, et les mots, même, séparés. Mais il est peu probable il me semble que Paul, prosélyte juif d'origine, ait pu dire que le Christ ait été « Dieu au-dessus de tout » : cette option est l'idolâtrie maximale pour un juif. On sait qu'il l'appelle par ailleurs « homme » et « médiateur » (*mésitès*) entre Dieu et les hommes : « Car il n'y a qu'un seul Dieu, un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme : Christ Jésus » (1 Timothée 2/5). Un médiateur, un intermédiaire, n'est pas Dieu.

Ce qui s'est passé, c'est qu'il y a eu des majorations successives de la figure de Jésus. Au 4<sup>e</sup> siècle, il a été proclamé Dieu, au Concile de Nicée (325), d'où vient un de nos Credo. On a affirmé sa *consubstantialité* avec le Père. Et ce, au mépris évident de ce que disaient les textes néotestamentaires : « Le Père est plus grand que moi » (Jn 14/28 – et l'évangile de Jean est pourtant celui où Jésus a la plus grande stature).

C'est donc cette divinité du Christ que nos bibles, la TOB en tête, projettent sur Ro 9/5. Leur ponctuation est totalement idéologique. Et ceux qui s'avisent de nier la divinité du Christ, on les décrète hérétiques. Ainsi de tous les unitariens anti-trinitaires, des sociniens, de Michel Servet, etc. Or ils ponctuent eux (au sens large) d'une façon sûrement plus orthodoxe que les fans de Jésus Dieu...

Servet est mort pour une question de mots. Il disait, conduit au supplice : « Ô Jésus, fils du Dieu éternel, prends pitié de moi ! ». On lui suggéra de dire, Farel en tête : « Ô Jésus, fils éternel de Dieu, prends pitié de moi ! ». S'il avait anticipé l'adjectif, fait ce qu'on appelle en rhétorique une hypallage, il eût gardé la Trinité (« Jésus-Christ, né du Père avant tous les siècles », dit le Credo de Nicée), et il eût eu la vie sauve. Il s'y refusa, et mourut. Calvin regardait la scène depuis sa fenêtre, les yeux secs. Servet fut brûlé à dessein avec des fagots verts, de façon que son supplice eût lieu « à petit feu ». Où l'on voit que la cruauté chrétienne l'emporte parfois sur la charité chrétienne...

Troisième exemple, celui de Lc 2/14, le *Gloria* des catholiques : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, Et paix sur la terre parmi les hommes qu'il agréé ! ». Comment ponctuer ? Si on ne met pas de virgule après hommes, Dieu n'agréé que certains hommes, et on a ce qu'on appelle un particularisme théologique : la grâce n'est donnée qu'à certains hommes. C'était la position d'Augustin, de Calvin, des jansénistes. Au contraire, si on met une virgule, on a un universalisme : la grâce est donnée à tous. C'est la position de Pélagé, des arminiens, des sociniens encore, et aujourd'hui des protestants libéraux. Il y a un exemple de Pascal qui fait bien voir ce pouvoir de la ponctuation. Voir ce qu'il dit de la peinture, qui peut stigmatiser la peinture en général, ou seulement la peinture de trompe l'œil. Comparer : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! » – et : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la res-

semblance des choses dont on n'admire point les originaux ! » Suivant qu'on met une virgule ou non après « peinture », le sens est totalement changé.

Dernier exemple, la façon dont les cathares ponctuaient le prologue de Jn. Voici comment ils traduisaient Jn 1/3 : « ... et sans lui (le Verbe) rien n'a été fait », par « ... et sans lui a été fait *le Rien* ». Le texte latin qu'ils avaient sous les yeux porte : *et sine ipso factum est nihil*, et leur traduction est possible. Pour l'adopter, ils devaient évidemment séparer ce membre de phrase de la suite, qu'ils lisaient comme le début d'une nouvelle phrase : « Ce qui a été fait en lui était la vie, etc. ». Alors que certains lecteurs font de ce *rien* l'antécédent du relatif qui vient après, et donc, le liant à la suite, le relativisent au lieu de l'absolutiser. On trouve donc parfois : « Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait *de ce qui a été fait*. En lui était la vie, etc. ». Qui a tort, et qui raison ? Qui le dira ?

Une simple construction grammaticale, on le voit, peut décider de toute une vision du monde. De même beaucoup d'hérésies tiennent à bien peu : à des choix, infimes semble-t-il au départ, de traduction. Ainsi, le credo de Nicée célébrant triomphalement le Verbe incarné « par qui tout fut fait », on a pu brûler ensuite ceux qui ont dit, comme nos Cathares, que « sans lui fut fait le Rien ».

C'est très souvent qu'ils comprenaient ce *Rien* dans son sens fort. Ainsi le passage connu de 1 Co 13/2 : « Si je n'ai pas l'amour je ne suis rien », devenait pour eux : « Si je n'ai pas l'amour je suis *un Néant* ». Est-ce un nihilisme complaisant ? N'est-ce pas plutôt une forte exigence d'absolu, un refus de toute compromission ?

\*\*\*

Il reste après ces questions grammaticales à envisager l'hérésie comme retour à un texte passionnant dans ses failles et ses aspérités, en réaction contre la doxa et le catéchisme anesthésiants. Prenons l'exemple des Caïnites.

Ce sont des gnostiques\* du 2<sup>e</sup> siècle, qui vénéraient Caïn, fils, disaient-ils d'un Dieu supérieur, son frère Abel n'étant que celui d'un dieu second (qu'ils appelaient *hystère*, second, en grec), en somme, le mauvais démiurge. Leur principe de raisonnement était l'inversion, ou le paradoxe. Ils dépréciaient ce que la *doxa* (l'opinion) valorisait, et appréciaient ce qui était tenu en mépris ou condamnation. Ainsi ils aimaient tous les personnages noirs de la Bible, Esau, Koré, les Sodomites, et aussi le personnage de Judas : l'*Évangile de Judas*, un évangile apocryphe dont il est parlé dans *Irénée (Contre les Hérésies)*, était en honneur chez eux (v. Judaïtes\*). Comme ils inversaient tout, on peut les rapprocher des Antinomiens\*, ou encore des Antitactes\*, tous mouvements d'inversion de la Loi et des lois.

Leur discours sur le personnage de Caïn en tout cas n'est pas sans pertinence. C'est même un cas d'école, qui montre à merveille comment on peut lire dans les creux d'un texte. – À l'inverse de ce qu'on dit souvent, c'est Caïn qui dans

l'épisode biblique a l'idée de faire son offrande à Dieu, et Abel qui, comme pour ne pas être en reste, lui emboîte le pas (Gn 4/3). Jamais le texte ne dit que Caïn a de mauvaises pensées, et Abel de bonnes. Dieu préfère l'offrande d'Abel à celle de Caïn, et en cela il est objectivement injuste vis-à-vis de Caïn. Ce dernier a toutes les raisons d'être en colère. Qui ne le comprendrait ? En outre, comme le remarqua Vigny au 19<sup>e</sup> siècle, Dieu a préféré les offrandes du paresseux pasteur à celle du laborieux laboureur. La graisse des agneaux sacrifiés, mourant égor-gés sous le couteau, aux simples et pacifiques fruits du sol. Dommage que Dieu n'ait pas été végétarien...

Les deux seules fautes de Caïn sont 1/ de s'être découragé trop vite, malgré le conseil que Dieu lui donna (Gn 4/6-7), et 2/ ne pas avoir avoué son meurtre (« Suis-je le gardien de mon frère ? » Gn 4/9). Lequel meurtre ne pouvant être logiquement qu'un accident, puisque jusque là personne encore n'était mort...

Cette lecture est totalement logique, et entièrement respectueuse du texte. Tout le monde est fautif dans cette histoire, à commencer par Dieu, mais aussi à continuer par Adam et Ève, dont l'absence et le silence, quand leurs enfants s'opposent, résonnent étrangement... Mais le souci de *théodicée*, de justice-justification de Dieu a été si grand, depuis l'origine, qu'on n'a eu de cesse de noircir Caïn, pour exonérer Dieu de tout arbitraire.

Ainsi la Septante déjà et ensuite la Vulgate modifient le texte hébreu reçu de Gn 4/8 : « Cependant Caïn adressa la parole à son frère Abel et comme ils étaient dans les champs, Caïn se dressa contre son frère Abel et le tua », par une addition qui change tout le sens. Après : « Cependant Caïn adressa la parole à son frère Abel », elles ajoutent « Allons dehors ! », et transforment une parole d'espoir (Caïn essaie encore de maintenir le dialogue avec son frère, qui lui est scandaleusement muet, étant de toute façon le préféré de Dieu), en volonté pré-méditée, en projet d'assassinat.

Pareillement Septante et Vulgate remplacent le texte hébreu reçu de Gn 4/13, qui fait dire à Caïn, s'adressant à Dieu : « Ma peine est trop lourde à porter », simple demande d'allègement ou de mitigation de la peine, par : « Ma faute est trop grande pour que je puisse en mériter le pardon ». On augmente la noirceur du personnage en la lui faisant reconnaître lui-même comme irrémédiable.

Très tôt aussi, pour rationaliser cette histoire, on a valorisé les intentions ou les dispositions intérieures d'Abel, en opposition à celles qu'inversement on a postulées chez Caïn : « C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice de plus grande valeur que celui de Caïn ; par elle, il fut déclaré juste (*dikaïos*), Dieu lui-même rendant témoignage à ses offrandes ; et par elles, quoique mort, il parle encore » (He 11/4). Le rédacteur de la 1<sup>e</sup> épître de Jean fait de même : « Ne faisons pas comme Caïn, qui était du Malin et qui égorga son frère. Et pourquoi l'égorgea-t-il ? Parce que ses œuvres étaient mauvaises, et que celles de son frère étaient justes (*dikaia*) » (3/12). Et le texte évangélique, aussi, parle d'« Abel le juste » (Mt 23/35). Formule qui passe à l'identique dans le canon de la Messe latine : « Accepte cette offrande comme tu as accepté celle de ton ser-

viteur Abel le juste... ». Cet Abel le juste est pure invention manichéenne, destinée à rassurer, en leur garantissant la justice de Dieu, les enfants – mais les enfants sont en grand nombre...

Il suffit de voir comment très fréquemment le catéchisme change le texte, et produit une histoire, une vulgate rassurante, qu'on colporte ensuite de génération en génération. Lisez par exemple d'Aubigné, en ses Tragiques : « Ainsi Abel offrait, en toute conscience / Sacrifices à Dieu. Caïn offrait aussi / L'un offrait un cœur doux, l'autre un cœur endurci / Caïn grinça des dents, pâlit, épouvantable / Il massacra son frère, et de cet agneau doux / Il fit un sacrifice à son amer courroux, etc. » (livre VI : « Vengeances »). La simplification s'est opérée, et avec elle l'aplatissement du texte, jusqu'au vrai contresens. On les retrouve dans La conscience de Victor Hugo (le fameux « œil de Caïn », qui évidemment le noircit : *La légende des siècles*, I, II, 2).

Ensuite cette vulgate et cette doxa passent naturellement dans nos dictionnaires, même les plus laïques. Voici comment le *Petit Robert des noms propres* qualifie Abel : « Il est pasteur et offre au Seigneur un agneau. Son frère Caïn, jaloux, l'assassine, et le sang répandu de l'innocent non vengé voue le fratricide à la colère divine » (éd. 1975, art. « Abel »). J'ai souligné les gauchissements et erreurs de sens, sans parler de l'omission du sacrifice offert en premier par Caïn, et refusé par Dieu... Tant les clichés inconsciemment se répètent, et tant il est difficile de s'en détacher !

Aussi les écrivains *caïnites* du 19<sup>e</sup> siècle, Nerval, Leconte de Lisle, Baudelaire (« Race de Caïn, au ciel monte / Et sur la terre jette Dieu ! »), ont-ils peut-être mieux relu le texte, contre l'histoire, colportée par le catéchisme et l'Institution. Ils n'ont fait que réactualiser, et non sans intelligence, l'hérésie des Caïnites.

Jouer ainsi le texte contre l'histoire est bien souvent le propre des hérésies. C'est pourquoi on en a besoin (*oportet haereses esse*, il faut qu'il y ait des hérésies : 1 Co 11/19). Non comme dit l'Apôtre pour que l'on voie en face d'elles ceux qui sont vraiment justifiés, mais parce qu'elles nous aident à mieux lire, et à re-complexifier des choses qu'on nous a abusivement simplifiées, dissimulées derrière des écrans rassurants, qui balisent et banalisent.

Des Caïnites, donc, on ne retiendra certes pas l'inversion résolue et systématique qu'ils faisaient en tout propos et domaine, et qui comporte des aspects ou folkloriques ou repoussants, mais la complexification qu'ils peuvent nous donner l'occasion de faire dans notre relecture du texte : leur inversion provocatrice ne faisait que réagir, de toute façon, contre ce qu'on pourrait appeler l'inversion inverse, la simplification catéchistique.

\*\*\*

Bien sûr, les enjeux de l'hérésie sont très souvent aussi sociaux, et c'est à l'historien de les relever. L'étendard est souvent théologique, et la réalité, poli-

tique. Je l'ai d'ailleurs signalé à chaque cas. Mais j'ai préféré construire en anthropologue des modèles, souvent psychologiques, pour décrypter telle ou telle option théologique. Ainsi le particularisme théologique dont j'ai parlé (la grâce réservée à certains hommes seulement) m'a amené à réfléchir sur le ressentiment : y croire est la revanche des moins bien lotis sur les mieux lotis. Ainsi la Hollande a cru en son temps à la prédestination, parce que c'était pour elle une théologie de résistance contre l'espagnol détesté. Croire à la grâce toute-puissante est en somme se fier au hasard, ou à la loterie. Cela rassure certains. Comme ceux qui jouent au loto. Comme le dit une de ses publicités récentes, il va « faire trembler les riches » ! J'ai dit dans le livre qu'une version moderne de la prédestination supralapsaire (le décret de damnation était formé par Dieu antérieurement à la chute) était le libéralisme économique. Voyons si par la réussite de nos actions nous sommes choisis par Dieu. Le triomphe montre l'élection, et l'échec, la réprobation. L'hérésie est donc à mi-chemin entre la lucidité et le motif non avouable. Et bien sûr je n'en fais pas *toujours* l'éloge.

Je fais en tout cas toujours l'éloge de son étude. Et comme illustration je vous montre un livre hérétique, gnostique (et non agnostique) que je viens d'écrire : *La Source intérieure* [ici présenté dans sa seconde édition – Note de 2010]. J'espère qu'il ne me vaudra pas le bûcher...

© Michel Théron – 2010

[Conférence prononcée à l'occasion de la Comédie du Livre de Montpellier, en juin 2005]

